



MOIS DE MARIE

Pour celle qui se nomme Maria

Aux zéphyrs douxceux les vents d'hiver font place,
Tout s'imprègne déjà des parfums du printemps ;
La terre a secoué son vêtement de glace
Et couronne son front de joyaux éclatants.

Admirable spectacle, ô sublime nature
Qui présente à nos yeux ce tableau ravissant !
Tout respire la joie, et chaque créature
Chante, prise d'amour : Gloire au Dieu tout-puissant !

Tout renaît et grandit : le lys de la vallée,
Le thym de la montagne et le doux serpolet,
Et l'humble violette, à la beauté voilée,
Dessous l'herbe fleurie, au bord du ruisseau.

La fauvette revient chanter dans la ramure,
Et suspendre son nid dans le bosquet voisin ;
Les trilles amoureux s'échappent, doux murmure
Sans cesse renaissant, des branches du fusain.

Jaillissant du jeune arbre où la sève bouillonne,
S'élançant à la fois mille tendres rameaux ;
La terre, d'herbe verte, a fait une couronne
Dont elle a ceint le front des champêtres hameaux.

L'abeille reparait dans la rose entr'ouverte,
Le papillon moqueur lutine le jasmin ;
Les danses ont repris, sur la pelouse verte,
Le grillon chante encor sur le bord du chemin.

Nature, ces apprêts, dis-nous pour quelles fêtes
Te les a commandés le roi de l'univers ;
Dis pourquoi, sous nos pas, au-dessus de nos têtes,
Semer abondamment tant de charmes divers ?....

Oh ! j'en sais le secret, mon amour le devine :
Fleurs naissent à l'envi, toi, céleste flambeau,
Embrasse l'horizon ; de la Mère divine
Non jamais le doux mois ne peut être assez beau !....

Tu fuis, tu reviendras, Mai ?.... De sa molle haleine,
Quand Zéphyr bercera les oiseaux dans les nids,
Nous reviendrons aussi chanter à notre Reine
L'alleluia d'amour, pour en être bénis !

Fridt Olufsen

LETTRE D'EUROPE (*)

Paris, le 15 Avril 1891.

Mon cher Rodolphe,

Paris, le beau, l'immense Paris a toujours pour ton ami les mêmes attraits.

Car, vois-tu, ici on a pas seulement le choix entre quelques amusements, mais entre des centaines !

Il y a les théâtres, les musées, les concerts, les bals, etc., etc ! enfin je ne finirais plus s'il me fallait énumérer tous les plaisirs qui se présentent à nous, enchanteurs comme des fées, ravissants comme des rêves !

J'ai vu, l'autre jour, deux charmantes jeunes filles qui m'ont rappelé à la mémoire ces portraits.....

Enfin, laissons le chapitre des amours pour celui des actualités.

Je te visualise, hier, la manufacture des Gobelins, établissement magnifique.

Je prenais plaisir à regarder cette armée de travailleurs, peignant avec art, des choses admirables !

Nous avons beaucoup aimé une tapisserie représentant Louis XIV, le fondateur des Gobelins, venant avec son cortège visiter les nouveaux ateliers.

Mais il y a encore ici tant de tapisseries mer-

(*) Une faute typographique s'est glissée dans la dernière lettre de M. P.-E. Duhamel ; ainsi au lieu de : " Je suis toujours prêt à m'écrier ", le manuscrit disait : " Je suis toujours prêt de m'écrier. "

veilleusement peintes que je les passe sous silence afin de n'être pas trop long.

Quelques mots sur le cimetière du Père Lachaise.

C'est, peut être, le plus beau cimetière du monde ; l'Europe le range parmi ses merveilles, et l'Europe a raison.

La plupart des corps sont mis dans des caveaux ou placés dans des tombeaux ; bien peu de morts sont enterrés.

J'ai surtout admiré le monument de Casimir Perrier.

Il est formé d'un bloc de pierre grise, d'une hauteur d'environ vingt pieds, surmonté de la statue en marbre, grandeur naturelle, de Casimir Perrier.

Trois des côtés du monument offrent en relief des statues représentant : l'Eloquence, la Fermeté et la Hardiesse.

Cet hommage magnifique a été donné par la ville de Paris.

La grande cité voulait prouver sa reconnaissance à l'un de ses plus illustres enfants !

Non loin de ce monument s'élève celui d'un Monsieur Beaudry ; la famille de ce dernier a fait placer sur un marbre d'une grande valeur le buste du défunt.

Au dessus de ce buste, se trouve un ange tenant une couronne suspendue sur la tête du mort.

Plus bas, une femme, appuyée sur le monument, rappelle les inconsolables qui se font si rares aujourd'hui.... !!

Puis, on remarque, partout, une grande quantité de fleurs qui entourent les tombeaux, en marquant la reconnaissance des uns et la pitié des autres.

Cette cité des morts est grave et solennelle comme Paris est gai et enchanteur !

Il y a encore bien des choses à voir ici, cependant nous partons demain pour visiter quelques villes des alentours, et puis.... nous reviendrons à Paris.... jusqu'à notre départ pour le Canada où nous arriverons en même temps que les premières feuilles vertes !

En attendant, je salue tous les canayens de là bas, et demeure toujours,

Ton ami dévoué

PAUL-EMILE DUHAMEL.

Les écrivains de toutes les littératures



L'ŒUVRE D'ERCKMANN-CHATRIAN



HATRIAN vient de mourir ; Erckmann n'écrira plus : nous pouvons, dès aujourd'hui, regarder en face et juger l'œuvre d'Erckmann Châtريان.

Tout petit, débutant à peine, je rêvais déjà d'en écrire Elle est liée, cette œuvre, à tous mes souvenirs de lectures heureuses, en vacances, dans les sapinières

du Jura ; elle a caressé ma prime enfance, souri à ma jeunesse ; je vais y toucher aujourd'hui, et j'ai un léger tremblement dans la plume, car il s'agit d'un aveu longtemps contenu, longtemps rêvé, d'un aveu qui vient de trop profond pour

jaillir aisément. Je ne me croyais pas impressionnable à ce point ; je reste ému comme devant la femme aimée,—plus ému peut-être, puisque j'aime l'œuvre depuis les plus vagues, les plus confuses années de ma vie. N'importe ! il faut que j'en parle....

Il le faut et je le dois, car cette œuvre est décriée, ridiculisée, calomniée. Elle a du sang dans les veines et on la traite de lâche. C'est une mode, c'est un jugement tout fait, et, dans notre France, les formules apprises, les critiques de seconde main vous tuent leur homme. Quelques bons auteurs l'avaient dit autrefois ; tous les biographes le répètent maintenant, et je viens de le lire dans cinquantes " nécrologies " consacrées à ce malheureux Châtريان ; nos petits fils l'apprennent dans leur précis de littérature : Erckmann et Châtريان ont maudit la guerre et l'ont souillée, —ils ont été des Tyrtées à rebours, ils ont fait le poème de la peur.

Qui donc a pu dire cela le premier ? Vous le savez, Erckmann et Châtريان ont dû, sous l'Empire, moitié de leur succès à l'opposition antigouvernementale. Leur premier accusateur,—on peut admettre *a fortiori*,—fut un adversaire politique. Nous sommes ainsi faits, qu'entre le bien et le mal, entre une insultante et une indulgente opinion, nous choisissons toujours la pire. Nous jugeons un homme sur les dire de ses adversaires : Napoléon III d'après M. Rochefort, le reste à l'avenant. Quelqu'un attaquait Erckmann et Châtريان ; nous avons suivi ce quelqu'un. Cela vous donne si charmant air, une légende si chevaleresque, de vous indigner devant des romans réalistes parce qu'ils vous montrent un conscrit se battant bien, mais trouvant qu'il est dur de coucher dans la neige ! L'anathème appris par cœur vous évite si commodément la fatigue de la lecture ! Peut-être serait-il convenable d'avoir étudié un peu une œuvre avant d'y jeter de la boue ; peut-être aussi me permettez-vous de vous amener devant l'œuvre et de vous montrer ce que j'y vois.

Sans doute j'y trouve en maint endroit, ce sentiment amer, cette poignante angoisse du pauvre diable qu'on envoie, sans raison ni rime, pour un trône ou un mot, se faire écharper. Quand le *Conscrit de 1813* part pour l'Allemagne, il pleure ; quand il repart pour Waterloo, il ne trouve pas la chose très gaie. Observez toutefois qu'au temps de Leipzig ou des Cent Jours, il y avait par an quelque vingt mille réfractaires ; je ne sache pas que les héros d'Erckmann Châtريان se fassent sauter le doigt ou se cachent dans la montagne. Je vois, au contraire,—et ici je prends leur plus important ouvrage : *L'histoire d'un paysan*,—je vois qu'ils s'en vont, avec un singulier enthousiasme, défendre le sol envahi. Il y a là des pages qui sentent la *Marseillaise* dans de la poudre, des pages où chaque membre de phrase est une cartouche déchirée. On se bat et on rit, ou plutôt on s'exalte ; on admire Hoche, on adore Marceau, et, tudio ! on meurt à la bonne franquette, la tête à l'ennemi, comme si c'était tout naturel. Arrive ensuite la guerre de Vendée ; les Bleus sont braves, les Blancs héroïquement fous : cœurs vendéens et baudriers de Bleus sont percés de même façon ; le sang qui coule ne demande pas pitié ; je ne vois pas là encore l'apothéose de la peur. Je ne la trouve pas non plus dans *Madame Thérèse*, dans ce bataillon de Sans culottes qui se met en carré autour d'une loque déchirée, et chante tout entier, comme l'âme d'un peuple en furie ; je le cherche en vain dans ce récit simple et tressaillant, de la prise des lignes de Wissembourg ; elle ne m'apparaît pas, la dite incarnation des lâches, parmi ces gais et francs lurons de l'armée de Masséna, dont il nous a parlé dans *La Guerre* ; les paysans des Vosges n'ont pas froid aux yeux quand, dans *L'invasion*, ils montent sur des abattis pour défendre les combes natales ; c'est en brave que *Le Conscrit* part pour la grande et tragique campagne, celle qui devait finir d'épuisement, après la " bataille des nations " ; je crois même pouvoir affirmer que son récit de Lutten brûlé et crie comme le corps à corps dans un village embrasé ; et lorsqu'il nous montre, avec la jeune garde qui arrive, Napoléon montant à travers la fusillade, lorsqu'il fait crier : " Vive l'empereur ! " par le vieux sergent qui va mourir, je vous prie de croire que j'ai au corps un